



La Famille

Itinéraires d'un secret

Suzanne
Privat

Les Avrils

Avertissement

Pour préserver l'anonymat des personnes, et à l'exception d'un patronyme déjà largement diffusé, l'autrice a choisi d'utiliser des noms d'emprunt. En conséquence, les noms Bouché, Brin, Cavagne, Delahaye, Dupray, Dréau et Pincemin ne correspondent en aucun cas à des personnes appartenant à la communauté la Famille.

De la même manière, à l'exception d'un seul, les prénoms des protagonistes contemporains ont également été modifiés.

Le personnage de Colombe est fictif. Toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait fortuite.

Les sources et références sont réunies en fin d'ouvrage.

*Comment lire ces traces ?
Comment aller au-delà,
aller derrière
ne pas nous arrêter à ce qui nous est
donné à voir
ne pas voir seulement ce que l'on savait
d'avance
que l'on verrait ?*

Georges Perec, *Ellis Island*

I

Vies scolaires

J'ai toujours aimé les photos de classe pour ce qu'elles dévoilent des facettes inconnues des enfants et pour ce qu'elles transportent de nostalgie. La petite fille qui sourit au photographe n'est déjà plus celle qui s'était laissé surprendre en pleine messe basse l'an dernier. Cette amie qui partageait ses conciliabules, où est-elle maintenant ? Et ce pull, qu'elle avait tenu à mettre pour son bleu préféré ? Pour sa première photo de collège, Carmen avait sorti le grand jeu : chevelure libérée et presque coiffée, jean slim et tee-shirt Star Wars déniché au rayon garçons. Sur ce cliché, elle est encore l'une des plus grandes. Elle ne sait pas encore que, dès l'année suivante, son avance en taille se sera évanouie et qu'en quatrième elle aura définitivement intégré le club des petits.

À onze ans, Carmen aimait encore me raconter ses aventures à l'école et je ne me faisais pas prier pour l'écouter. Depuis la primaire, la photo de classe était l'un de nos rituels préférés. Nous commençions par nous

moquer du graphisme de la pochette, invariablement kitsch quel que soit le millésime. Puis nous admirions le portrait plus ou moins réussi qui serait envoyé à mémé. Enfin venait la revue du groupe. Chaque élève y passait, avec ses singularités et ses plus beaux faits d'armes. Pour son entrée dans le monde merveilleux de la préadolescence, Carmen avait été particulièrement prolixe en détails, s'attardant sur ses meilleurs amis. Ali, qui avait toujours de super notes sans rien faire. Agathe, la poétesse persane. Clémentine, qui s'était cassé le bras. Et le beau Mathieu, le cousin de Matthieu avec deux *t*.

« C'est pas pratique, m'avait-elle expliqué, parce qu'en plus du prénom ils ont le même nom. À l'appel, on se marre. Les profs ne savent jamais qui est qui. Et Clémentine aussi, elle est de leur famille.

– C'est la sœur d'un de tes deux potes ?

– Non, c'est juste une cousine. Son nom à elle c'est Cavagne, alors que les Mathieu c'est Pincemin.

– Ça doit être cool d'être dans la même classe que ses cousins quand on entre en sixième. Au moins, on est sûr d'avoir quelqu'un à qui parler à la rentrée si jamais on ne retrouve pas ses copains de primaire. »

Ma remarque n'était pas tout à fait gratuite. Je me souvenais de la mine perdue de Carmen le jour de la rentrée et de ses regards furtifs pour essayer de repérer parmi les visages inconnus ceux qui pourraient lui sembler suffisamment engageants pour qu'elle ose un sourire.

« Clémentine, elle n'a pas que les Mathieu comme cousins. Il y a aussi Lia Bouché, en sixième 4. Elle, c'est

sa vraie pote. Elles sont toujours ensemble. Dès que la récré sonne, elles sont collées.

- Mais alors, ils sont tous cousins dans ton collège ?
- Non, juste les Cavagne, les Pincemin et les Bouché. »

Pour sa troisième, nous avons été gâtés. À la place de l'illustration indigente de l'année précédente, la pochette arbore un montage de plusieurs photos du bahut : l'avancée arrondie blanche où s'inscrivent trois immenses vitraux et les portes d'entrée – collège à gauche, lycée à droite –, l'une des deux élévations qui abritent les escaliers, la cour en plongée, les fresques Art déco de la cantine, et une vue d'ensemble assez moche où l'on distingue surtout les parkings à vélo du cours de Vincennes. Sur la photo de groupe, Carmen semble refouler un fou rire. Ali, Agathe et Clémentine sont toujours là, avec les deux Mathieu/Mathieu, tignasse épaisse et sourire sardonique pour l'un, air lunaire et grosses lunettes pour l'autre. Ils ont tous bien poussé.

Et puis Carmen a quitté son collège du 20^e arrondissement pour un lycée du 19^e, et c'est sur son téléphone qu'elle m'a montré sa photo de seconde, envoyée par une copine. J'ai senti que c'était la dernière que je verrai, les commentaires étaient plus elliptiques, certains prénoms lui échappaient. Ali se tient deux rangs derrière elle. À vue de nez, il mesure maintenant un bon mètre quatre-vingts alors que ma fille plafonne vingt centimètres plus bas. L'un des deux Mathieu est là aussi, celui avec un seul *t* je crois, le rêveur. Clémentine et le Matthieu moqueur ont disparu.

« Ah, il a plus ses cousins, ton copain ?

– T'en fais pas, c'est une très grande famille. Quand y en a plus, y en a encore. Là, tout en noir avec sa tête de tueur, c'est aussi un Pincemin. Et au bout du rang, c'est un Thibout. »

Bien sûr, je ne me souviens plus de ses mots exacts, mais c'était l'idée : des Cavagne, des Bouché, des Pincemin et des Thibout, plus ou moins cousins.

Puis Georges est à son tour entré au collège. J'ai dû déterrer sa photo de classe au fond de son cartable, pas encore froissée, coup de bol. À l'inverse de sa sœur, mon fils n'a jamais pris plaisir à s'appesantir sur cette tradition qui lui rappelle insidieusement qu'il passe cinq jours sur sept entre les murs d'un lieu qu'il préférerait fuir. Petit, c'est tout juste s'il ne fallait pas le torturer pour qu'il daigne nous désigner ses copains les plus proches. Cette fois-ci, il a grommelé alors que je m'installais dans le canapé pour détailler l'image.

Georges se tient à l'extrême de la première rangée, avec les habits neufs que j'ai sortis la veille et qu'il a mis un quart d'heure à enfiler avant de partir comme une balle en râlant parce qu'il risquait d'être en retard. Il sourit vaguement, mais certainement pas au photographe dont il semble ignorer la présence. Comme à son habitude, il est ailleurs ; c'est là où il se sent le mieux.

Je reconnaiss Christophe, et Yanis, le petit frère d'Ali, les potes de toujours qui ont bien hurlé pendant la dernière fête d'anniversaire à la maison. Et lui là, il me dit quelque chose, avec sa touffe blonde, presque

aussi volumineuse que les boucles roux foncé de mon rejeton.

« C'est qui ? »

Haussement d'épaules.

« Connais pas.

– Mais la rentrée, c'était il y a plus de quinze jours, non ?

– Oui, mais je ne lui parle jamais, il traîne toujours avec ses cousins. »

Décidément...

Plantant Georges sur le canapé avec sa photo sur les genoux, j'ai foncé vers la bibliothèque où est stockée la collection complète des vingt et une pochettes retracçant la vie scolaire de nos deux enfants. J'ai extrait les photos de collège de Carmen. Ici, juste à droite. Une bouille ronde quasi identique, les mêmes mèches indisciplinées, le même sweat à capuche marine et cordon orange.

« Toi aussi, tu as des Pincemin dans ta classe ? »

Nouveau haussement.

« Ben oui, comme tout le monde.

– Des Cavagne, des Bouché et des Thibout aussi ? »

Cette fois-ci, j'ai eu droit à un franc soupir :

« Bien sûr.

– Mais ils sont vraiment tous cousins ? »

Georges a roulé des yeux exaspérés avant de dégisper en vitesse, considérant sans doute qu'il m'avait consacré assez de temps.